

TÉMOIGNAGE DE GEORGES THÈVES & DE PAULETTE BRINAS :

Article paru dans le journal "Le travailleur" (journal de la fédération de Loir-et-Cher du parti communiste) N° 168 paru le 10 Janvier 1985.

- Paulette, avant la guerre tu t'appelais Paulette BRINAS, tu étais déjà militante communiste, comment t'es-tu retrouvée à Ravensbrück ?
- Oui, militante communiste j'ai dès le début de la guerre participé à la résistance. Je travaillais dans une usine de Blois et cela me permettait d'effectuer des missions de liaison. C'est au cours de l'une d'elles que j'ai été arrêtée avec beaucoup de zèle par la police française. Jugée, condamnée je me suis très vite retrouvée internée à la prison de Rennes. J'y suis restée de longs mois d'Août 41 à mai 44. Et c'est donc en mai 44 que j'ai été déportée au camp de Ravensbrück.

• Et toi Georges ?

- Moi j'ai été arrêté en 43. Ma famille était depuis longtemps engagée dans la résistance. Mais je n'étais pas encore communiste. Un jour dans la ferme de mon père on nous a amené, pour le cacher un jeune militant communiste poursuivi par la gestapo. Puis nous avons reçu la mission, avec lui, de faire sauter le pont de chemin de fer de Villedomer. Mais nous avons été dénoncés, on nous attendait sur le pont. Fusillade... j'ai été légèrement blessé... et on nous a arrêté tous les deux. Puis mon père le lendemain. Nous avons passé quatre mois à la prison de Tours. Nous avons ensuite été transférés dans une école désaffectée, enfermés dans des salles par 25. Nous avons, une nuit profité pour organiser une évasion. 11 des 25 camarades ont pu s'enfuir. Je suis resté avec mon père le plus âgé. Le lendemain, comme complices, nous avons été envoyés en wagon plombé jusqu'à Buchenwald via Compiègne.

Buchenwald, justement, tu as dû rencontrer là Marcel PAUL militant communiste, ancien ministre du général De Gaulle, aujourd'hui décédé mais que l'on calomnie toujours aussi honteusement. Peux-tu témoigner de son rôle ?

- Non, je n'ai pas connu Marcel PAUL à Buchenwald. Mais c'est vrai, il y avait une organisation de la résistance à l'intérieur du camp en vue de sa libération et il en était un des principaux responsables. Personnellement j'ai été contacté, j'avais un numéro d'affectation pour le bataillon de libération. Mais on était très cloisonné. Je n'avais de contact qu'avec un seul camarade. Il fallait être très prudent. Les SS s'infiltraient parmi nous pour nous surveiller. On était mélangé aux droits communs qui pouvaient nous vendre pour leur libération ou même pour une soupe... Cependant, ce qui prévalait c'était la solidarité entre tous... alors les calomnies contre Marcel PAUL ... ce n'est que de la provocation. Tout est bon aujourd'hui pour faire de l'anticommunisme, pour salir notre parti : même s'attaquer à nos dirigeants morts.

Mais la vie dans les camps cela devait être très dur, cela devait être la lutte permanente contre la mort ?

- Georges : Oui bien sûr, c'était terrible, mais ceux qui disposaient de la vie et de la mort c'étaient les SS pas les camarades. Les déportés, surtout les politiques, nous avons la volonté de poursuivre le combat pour notre idéal de liberté de respect de la personne

humaine. Il fallait maintenir le moral, la volonté de combattre et les occasions ne manquaient pas. L'arrivée au camp était un moment horrible : il fallait sauter du train sur le ballast car bien évidemment le quai n'existait pas et c'étaient aussitôt les hurlements les coups, les brutalités des SS et de leurs chiens . Ensuite on était orientés vers le « petit camp » où l'on passait une quarantaine de jours après avoir été dépouillé de tout, tondu, désinfecté à même de grands sacs de produits. Ensuite au bout de cette période de « petit camp » l'orientation variait pour chacun de nous suivant l'âge, l'état de santé... ou l'humeur de nos bourreaux ! C'était parfois l'extermination directe par le four crématoire ou l'envoi dans un « commando » sorte de petit camp de travail rattaché au camp de base ; on n'en revenait que rarement, mon père y a été envoyé, je ne l'ai jamais revu et malgré nos recherches, je ne sais pas où il est tombé...- ou bien c'était le travail dans les usines jouxtant toujours les camps qui leur fournissaient une main d'œuvre à très bon marché pour le profit des magnats de l'industrie allemande et de leurs valets nazis.

- **Paulette** : Oui la vie était très dure, inhumaine, mais ce que j'en retiens encore c'est aussi un grand souvenir de solidarité, de volonté de rester digne, de lutte pour poursuivre notre idéal. Et cela dès mon internement à Rennes. A l'intérieur de la prison bien sûr, où les détenues politiques, nous avons obtenu d'être séparées des droits communs, de ne pas travailler, de pouvoir lire. Mais aussi à l'extérieur où par exemple ma mère trouvait chez les amis, les voisins de quoi nous envoyer des colis : de la farine à Bracieux, des fromages à Courmemin, etc... A Ravensbrück c'était le même esprit avec des conditions plus dures évidemment. Quand j'y suis arrivée, il y avait déjà des Françaises. On a tout de suite été prévenues de ce qui nous attendait, des précautions à prendre, cela peut paraître très modeste mais c'était très important. Et cet esprit de solidarité, de résistance aussi, était partagé par les déportés de toutes les nations. Les Russes avaient un moral à toute épreuve bien que souvent les plus en butte à la répression des SS. Et quelle sympathie pour nous les Françaises et pour notre pays la France. Avec les déportées polonaises et tchécoslovaques c'était un peu différent : elles nous reprochaient peut-être un peu la politique de trahison de la France à Munich. Mais cela n'empêchait pas la solidarité véritable.

Aujourd'hui vous allez dans les collèges, les lycées pour témoigner auprès des jeunes. C'est utile, pourquoi ?

- **Georges** : plus jamais ça, dit-on parfois. Il faut que cela soit vrai : plus jamais ça ! Il ne faut pas que cela se reproduise. Pour cela, il faut faire connaître ce qui s'est passé. Aujourd'hui on n'enseigne pas assez ce qu'a été le nazisme. C'était la négation totale de l'homme : passé l'entrée du camp nous n'étions plus rien pour les SS. Des numéros, des matricules, au mieux des bêtes pour le travail forcé et au bout : l'extermination. Aussi il faut veiller à ce que cela ne revienne pas. Aujourd'hui le racisme, le fascisme semblent renaître : on s'en prend aux arabes, aux communistes comme autrefois aux juifs et aux communistes : les criminels nazis et leurs alliés français n'ont pas suffisamment été poursuivis, jugés condamnés... La déportation a été malgré nous le combat de notre vie, nous ne l'abandonnerons pas aujourd'hui.

- **Paulette** : Oui mais les jeunes doivent être informés. Je suis étonnée des questions qui nous sont posées. Par exemple celle-ci : « Pourquoi ne vous êtes-vous pas évadés ? » Cela n'était pas possible ! La déportation était le résultat d'une évolution que nous n'avions pas pu empêcher, la force brutale avait pris le dessus et nous brisait. Par exemple les

enfants, qui ont été des centaines de milliers à être exterminés, quelles défenses avaient-ils Je les revois toujours errant dans le camp à la recherche de nourriture, les yeux hagards ... aujourd'hui encore quand je vois un enfant je pense à eux. C'est pour cela qu'il faut tout faire pour que de telles choses ne se reproduisent plus. Il faut que les jeunes sachent bien ce qui s'est passé et qu'ils agissent pour se protéger d'un recommencement toujours possible.